

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 22 NOVEMBRE 1884.

No. 48

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,020, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

A UNE JEUNE DAME SUR SES VISIONS.

Que de fois en novembre on voit de pâles ombres
Secouer leur poussière et sortir des tombeaux !
Ces morts, se promenant par de froides nuits sombres,
Ont pour tout vêtement des linceuls en lambeaux.

Pauvres âmes en peine, errantes, fugitives,
Vous fuyez, n'est-ce pas ? ces séjours ténébreux
Qui vous tiennent, hélas ! bien trop longtemps captives ;
Partez ! allez, ô morts, rejoindre les Bienheureux !

Mais quelle est donc cette ombre à la démarche altière
Qui va vers vous, madame, une auréole au front ?
C'est un de ces élus, rayonnant de lumière,
Dont les feux épurés jamais ne s'éteindront.

La colombe au printemps, volant à tire d'aile,
Accourt, pleine d'ivresse, au nid de son amour ;
Et si déjà l'attend sa compagne fidèle
C'est pour mieux la surprendre à son heureux retour.

Tel vole à vous, quittant son urne sépulchrée,
Celui qui fut ici votre bien cher époux ;
Et, ceignant votre front de la fleur nuptiale,
Il berce votre esprit des songes les plus doux.

Oh ! pourquoi s'arrêter à ces douces chimères
Qu'enfant dans notre âme un tendre souvenir ?
Les plaisirs d'ici-bas, ces douceurs éphémères,
Ne sont que l'avant-goût du bonheur à venir.

La vie est sur la terre un rapide passage,
Qui nous conduit bientôt vers le séjour des cieux ;
A peine notre esquif a laissé le rivage
Que déjà l'autre rive apparaît à nos yeux.

Lorsque l'ouragan hurle au-dessus de nos têtes
Et que s'ouvre à nos pieds la gueule des enfers,
Nous pouvons voir encore, au milieu des tempêtes,
La douteuse lueur de l'étoile des mers.

Mais, trop souvent, hélas ! l'homme dans la tourmente
Laisse à la femme en deuil des regrets bien cuisants,
Lorsque le tourbillon, dans sa rage écumeante,
Le saisit et le jette en ses gouffres béants. . .

Madame, croyez-moi, si Dieu vous a fait veuve
De cet incomparable et meilleur des époux,
C'était pour se venger, par cette rude épreuve,
De votre ardent amour dont il était jaloux !

C. P. BEAUMIEU.

Cacouna, novembre 1884.

CHRONIQUE.

Il y a deux sortes de gens qui sont exposés au danger : ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas. Ces derniers moisissent dans leur insignifiance et les autres peuvent se pervertir l'esprit et le cœur, s'ils ne savent pas choisir leur lecture.

Il est une question grave qui prend chaque jour de l'importance, lorsqu'on voit les livres se répandre à profusion et pénétrer partout. C'est la question de la morale en littérature. Oserai-je dire que je n'ai pas, là-dessus, une opinion bien nette et bien ferme ? Pourquoi pas, après tout, ne pas en faire l'aveu ? Sur les choses de la politique, le journaliste est presque tenu d'avoir une doctrine absolue, et, vis-à-vis des hommes qui gouvernent, il n'y a pas de situation intermédiaire entre l'admiration ou la haine. Le pouvoir est un coupe-gorge ou un paradis terrestre, et les ministres sont des gens de génie ou des scélérats imbéciles. C'est par de semblables affirmations, également exagérées, que procède la presse politique. Il paraît que cela est nécessaire à son crédit. Certes, j'espère pour le bon sens de notre peuple, que ni ceux qui écrivent sur la politique, ni même tous ceux qui lisent ce qu'on en écrit, ne prennent au pied de la lettre les violences quotidiennement débitées. Si on croyait tout ce qui se dit sur les partis qui nous divisent, on ne pourrait sortir dans les rues sans avoir, de crainte de rencontrer un ministre ou un opposant, une chaîne de sûreté à son gilet et un revolver sous la main. Mais la grande liberté de la presse exige ces partis-pis excessifs. Les opinions moyennes sont peu goûtées. La politique a quelque chose d'un orchestre de saltimbanques. Il faut y jouer fort plus qu'y jouer juste. Une petite flûte délicate, un violon tendre s'y perdent entre le sifflet des clarinettes et le tapage des grosses caisses.

Mais la presse littéraire n'est pas tenue à de telles exagérations. Il est permis, sans passer pour un sceptique, de présenter au public un point d'interrogation et de le consulter, l'exéciter à réfléchir sur un problème, au lieu de penser pour lui et de vouloir lui imposer sa doctrine.

Si tant est que la littérature ait un parfum dangereux, comme une fleur vénéneuse, ce parfum empoisonne ceux qui le respirent.

On nous dit, il est vrai, que le caractère délicat d'un écrit tient aux mœurs du temps où il a paru. Les livres Athéniens, les Romains corrompus, les hommes du seizième siècle, enivrés de la Renaissance, les gens de la fin du dix-huitième siècle, pleins d'un libertinage d'esprit qui date de la mort de Louis XIV, n'étaient pas choqués par des façons de penser et de dire qui blessent le bon goût et la délicatesse de sentiment. Faut-il s'en référer à l'état des mœurs pour juger un livre ? Soit. Mais les romanciers que j'appellerai "naturalistes," pour faire court, malgré l'horreur que ce mot mal fait m'inspire, sur qui tombent d'ordinaire les foudres de la justice, répondent, non sans raison, qu'ils

n'inventent rien. Ne rien inventer fait partie de leur doctrine littéraire. Ils peignent les choses qu'ils voient, et, si on les pousse un peu, ils établissent aisément que leurs récits sont des procès-verbaux, dont ils peuvent justifier l'authenticité. Une société a-t-elle le droit de défendre qu'on dise ce qu'elle fait ? N'est-ce pas une suprême hypocrisie d'avoir des vices et de ne pas vouloir qu'on les dise ? Pourquoi le romancier n'analyserait-il pas le vice que le légiste constate, que le poète chante ? L'étude des mœurs, c'est le domaine des romanciers. Si elles sont mauvaises, est-ce sa faute ? Il tient le miroir de la Vérité. Brisera-t-on ce miroir, parce que le monde s'y reflète tel qu'il est ?

Mais si le romancier a le droit de peindre les mœurs de nos temps, si, d'autre part, les expressions grossières, — que pour mon compte, je blâme au plus haut point — ne sont qu'une faute de goût, quel sera donc le mauvais livre, si ce n'est pas là porter scandale que de se faire l'écho des mauvaises mœurs ?

Pour déclarer un mauvais livre tel, quel criterium adopter ? Hé bien ! dit-on, on verra l'effet produit sur les imaginations, en particulier sur la jeunesse, et on cherchera les intentions de l'auteur. O la terrible et délicate tâche ! car si on fouille un peu avant dans ces abîmes qui sont les cœurs naïfs des jeunes êtres, on trouvera peut-être que *Paul et Virginie* a perdu plus de petites filles que ne l'eût fait la lecture du plus osé des érotiques. Quant aux intentions, il n'est pas un auteur libertin qui ne sache se convertir au bon endroit, et chanter la tempérance après avoir, sous prétexte de morale, donné le spectacle des flotes en fête.

À la faveur d'un réalisme palpitant l'on voudra capter le cœur en faisant miroiter les illusions de quelque amour fictif qui en éloignent de la réalité de la vie, fausse les sentiments du cœur. Car, pour que l'amour gardât son allure naturelle, pour qu'il suivit sa marche sans zigzags, il faudrait vivre je ne sais où, dans un de ces mondes bleus que les poètes rêvent. Là, l'amour vient au cœur comme une fleur pousse à un arbre, à son heure, tranquillement ; il a son bourgeon, sa fleur ouverte, son parfum, son fruit, et il meurt sans tristesse comme il est né sans peine.

Ce n'est point là la vie avec sa dure réalité, ses douceurs véritables et ses devoirs sociaux.

* * *

Il est nécessaire de s'instruire. La lecture, mais la bonne lecture, développe l'intelligence. Et ce sont généralement les gens qui ont le moins d'esprit qui pensent qu'ils peuvent le plus se dispenser de s'instruire.

On disait qu'autrefois qu'un peu de philosophie éloignait des idées religieuses, et que beaucoup de philosophie y ramenait.

On peut en dire autant de l'instruction. Plus l'esprit s'enrichit, plus le cœur s'agrandit. La faculté de comprendre ne fait qu'augmenter la faculté d'aimer.